



PROVINCE DE HAINAUT  
UNIVERSITÉ DU TRAVAIL PAUL PASTUR  
CHARLEROI

---

Journée de réflexion du 24 mai 1978.

ECOLE NOUVELLE, PEDAGOGIE NOUVELLE.

Exposés de MM. Gilbert DE LANDSHEERE  
Yvan TOURNEUR  
Georges GUISLAIN



PROVINCE DE HAINAUT  
UNIVERSITÉ DU TRAVAIL PAUL PASTUR  
CHARLEROI

---

Journée de réflexion du 24 mai 1978.

ECOLE NOUVELLE, PEDAGOGIE NOUVELLE.

Exposés de MM. Gilbert DE LANDSHEERE  
Yvan TOURNEUR  
Georges GUISLAIN

EXPOSE DE

Monsieur Gilbert DE LANDSHEERE

Professeur à l'Université de Liège.

*Le texte de la présente conférence, dont nous reproduisons l'essentiel, a été improvisé à partir d'un canevas. Le style du langage parlé a été respecté.*

Mesdames,  
Messieurs,

Je voudrais d'abord vous remercier pour l'honneur que vous nous faites en nous invitant à participer aux célébrations de l'anniversaire de votre extraordinaire Institution qui, il y a septante-cinq ans, semble avoir pressenti ce que serait la pédagogie de l'an 2000. Car, en choisissant de s'appeler "Université du Travail", votre Maison a, à la fois, marqué sa volonté d'action sociale concrète et d'ouverture à une partie de la population que le formalisme des autres universités empêchait d'accueillir.

Vu le peu de temps qui m'est imparti, je me sens un peu dans la peau du voyageur à qui on offre un quart d'heure pour raconter le tour du monde qu'il vient d'accomplir ... Comment, en effet, traiter, en aussi peu de temps, d'un sujet aussi vaste que "Ecole Nouvelle - Pédagogie Nouvelle" ? L'entreprise est d'autant plus difficile qu'il importe de situer ce sujet dans son contexte socioculturel.

Car la pédagogie ne se rénove pas simplement parce qu'on a envie qu'il en soit ainsi; elle change parce qu'elle ne peut pas faire autrement. Une pédagogie est toujours la secrétion d'une société particulière, et si notre édifice éducatif est en train de changer, c'est bien parce que notre société change. Et,

parmi ses changements, je voudrais relever deux ou trois phénomènes particulièrement significatifs.

Première constatation : l'évolution de la structure de la population active, avec la poussée bien connue vers le secteur tertiaire, voire au-delà, selon certains théoriciens. Cette évolution a évidemment des implications énormes. Alors que, jusqu'à ces derniers temps, la société pouvait être représentée par une pyramide dont la large base symbolisait la masse prolétarienne, et le sommet la minorité possédante et "décidante", la nouvelle société prendrait plutôt la forme d'un oeuf, symbolisant, à l'une des extrémités, la réduction de la population sans instruction et sans pouvoir et à l'autre bout, un accroissement numérique considérable de l'exécutif. Le corps de l'oeuf correspond à une majorité d'hommes dont la culture et la qualification professionnelle augmentent sans cesse.

L'explosion du savoir et l'arrivée massive d'étudiants dans l'enseignement secondaire et dans le supérieur imposent évidemment une remise en cause de la pédagogie ...

Autre phénomène : l'évolution fantastique des biens de consommations. Quantitativement, ils deviennent de plus en plus nombreux, - c'est un truisme, - et, qualitativement, ils sont en train de se sophistiquer de plus en plus, ce qui est peut-être moins souligné. Le moment n'est plus éloigné où nous pourrons, en toute simplicité, acheter notre petit ordinateur de ménage pour quelques dizaines de milliers de francs. "Petit ordinateur" est d'ailleurs une façon de parler, car l'ordinateur que l'on peut acheter, dès aujourd'hui, pour quelque trois cent mille francs est aussi performant que celui que bien des universités utilisaient il y a une dizaine d'années.

La maîtresse de maison un peu sophistiquée qui trouvera naturel de disposer d'un ordinateur (parmi d'autres appareils ménagers) pour résoudre ses problèmes de diététique familiale ou

de planification financière ou autre, va assurément, introduire dans ses activités quotidiennes une dimension intellectuelle nouvelle. Et l'on pourrait prendre bien d'autres exemples montrant que, selon la parole prophétique de Fourastié, le monde contemporain nous oblige à être intelligent. Notre environnement se complique à tout instant et notre civilisation nous pose un défi extraordinaire : "Diverge ou meurs", ou, en tout cas, "Diverge ou soit esclave!" Qu'est-ce que j'entends par là ? Je crois qu'une nation, qu'une société sans créativité est aujourd'hui condamnée, non seulement à la stagnation économique, mais à l'esclavage tout court. Pourquoi ? Elle se fera minoriser économiquement, politiquement, militairement. Le terme "créativité", dont un certain public aime à se gargariser en ne sachant d'ailleurs pas toujours trop bien de quoi il s'agit, recouvre donc quelque chose d'absolument fondamental. Le sort de l'humanité, sa liberté dépendent de sa capacité d'innover.

Devant des transformations aussi radicales de notre civilisation, la pédagogie doit changer profondément, non pas au gré de la fantaisie de quelques rêveurs, mais au contraire selon une réflexion philosophique, méthodologique, technologique, qui ne laisse guère de place à l'improvisation et aux discours ronflants.

Mais notre monde n'évolue pas seulement sur le plan intellectuel, il change aussi dans le domaine affectif, moral. Cette transformation connaît ses soubressauts et ses paroxysmes, comme Mai '68, le mouvement hippy, etc ...

Tout d'un coup, des hommes ont senti l'impasse dans laquelle échouait la société de consommation première manière. Ils ont pris conscience de la perte de validité de beaucoup de valeurs traditionnelles : la richesse exprimée en argent, en biens matériels n'a, après tout, plus beaucoup de sens si elle conduit à un environnement qui va se détruire de plus en plus vite,

si elle conduit à une forme d'existence où la densité même de l'occupation professionnelle est presque parallèle à la densité du roulage sur nos routes les jours de week-end, si elle conduit à un monde où il n'y a plus guère de place pour la réflexion personnelle, pour l'amour, la fraternité, l'amitié.

Il semble que l'on voit se dessiner peu à peu les linéaments d'une civilisation nouvelle, dont les valeurs les plus fondamentales paraissent représenter un progrès humain considérable par rapport à ce que nous avons vécu ces dernières décennies. Et ces valeurs qui sont justement celles de l'amitié, d'un meilleur équilibre avec la nature, etc ..., posent de nouveau un problème à l'école. Nous pourrions en discuter.

Il est clair aussi que, dans les pays qui ont la chance de voir la démocratie de la participation se substituer peu à peu à la démocratie de la simple et combien trompeuse délégation des pouvoirs, des réactions affectives prennent une importance nouvelle. Le fait que des comités de quartier, par exemple, défendent avec l'acharnement que l'on sait, un environnement aimé revêt une signification bien plus profonde que celle d'un incident pittoresque.

Toutefois une démocratie de la participation ne peut vivre que si elle est composée en majorité d'êtres responsables. Or, dans les mouvements qui naissent autour de nous comme, par exemple, les comités de défense de l'environnement auxquels je viens de faire allusion, on observe aussi, - mais c'est sans doute une maladie de croissance - , des manifestations irresponsables, où l'arbre a l'air de cacher la forêt. Il serait temps que nous fassions une analyse rigoureuse de ce qui se passe, et surtout qu'en qualité d'éducateurs, nous nous demandions ce que nous avons à faire dans et pour cette démocratie qui change.

Autre donnée fondamentale encore : les finalités de l'enseignement changent elles aussi fondamentalement. Voyons, par exemple, nos universités dont les diplômés, de plus en plus nombreux, se trouveront, à l'avenir, dans une situation très différente de celle où ils se seraient trouvés il y a vingt ans.

Pourquoi ? Parce que, jusqu'à ces derniers temps, la conquête d'un diplôme déterminé apportait, en quelque sorte, la garantie d'un genre de vie particulier : un diplôme d'ingénieur assurait statistiquement une carrière d'ingénieur. Or il se peut très bien que, dans un avenir proche, un diplôme d'ingénieur ne garantisse plus rien du tout et que l'on en arrive à trouver naturel qu'un détenteur de ce diplôme se retrouve facteur, agriculteur ou ... Depuis la dernière guerre mondiale jusqu'au début des années 70, l'économie de l'éducation s'est fondée sur la recherche d'une adéquation entre des besoins économiques et l'éducation. Autrement dit, l'éducation était, dans une large mesure, planifiée pour répondre à des besoins économiques. Dans l'avenir, ce sont probablement les besoins sociaux qui vont passer, dans bien des cas, au premier plan. J'entends par réponse à un besoin social, le fait que l'enseignement, quel qu'en soit le niveau, pourra être suivi, non pas pour préparer à une occupation professionnelle particulière et prédéterminée, mais bien parce que l'individu y trouvera sa satisfaction. Pourquoi quelqu'un qui se retrouvera peut-être facteur ou balayeur de rue ne ferait-il pas, s'il le veut et le peut, des études de philologie romane ? Pourquoi ne pourrait-on pas être un facteur parfaitement heureux en se nourrissant de la meilleure littérature ? Nous sommes tellement intoxiqués par de vieilles formes sociales avec leurs échelles salariales, leurs hiérarchies professionnelles, qu'il nous est encore difficile d'imaginer et d'accepter une société où, grâce au rapprochement des échelles des revenus, l'occupation professionnelle, dont la durée se réduit constamment, va prendre une toute autre signification.



Ces quelques "mutations" sociales, choisies arbitrairement à titre d'exemples et, faute de temps, beaucoup trop schématiquement présentées, suffisent cependant à comprendre que la mission éducative de nos écoles est en train de changer de face, car elles doivent répondre à des exigences quantitativement et qualitativement accrues.

Non seulement nous devons donner accès à une éducation de plus en plus avancée à presque la totalité des populations d'âge scolarisable (en attendant la véritable éducation permanente), mais cette éducation doit elle-même s'améliorer constamment.

De nouveau, cette évolution ne doit pas être attribuée à un quelconque idéalisme; elle naît de la nécessité sociale : nous devons amener au terme de leurs études trois ou quatre fois plus d'étudiants que nous ne l'aurions fait dans le passé, tout simplement parce que nous avons besoin d'eux dans la société; et, pour résoudre les problèmes qui se posent à cette société, nous devons changer de pédagogie, tout en prenant des options nouvelles.

Heureusement, notre pays semble avoir pris des décisions de réforme susceptibles de rencontrer ces nouvelles exigences. Je crois, notamment, que nos responsables politiques et pédagogiques ont eu raison de faire le pari de l'enseignement secondaire rénové qui opte pour une éducation polyvalente, refusant une ségrégation hâtive dans l'enseignement secondaire entre le général et le technique. Assurément, tout n'est pas parfait dans l'enseignement secondaire rénové actuel : il connaît ses difficultés, voire ses errements. Mais ce ne sont pas les accidents de parcours qui doivent retenir notre attention, mais bien une réalité plus profonde que des pays comme les Etats-Unis ou le Japon semblent avoir comprise avant nous.

Au cours des quinze dernières années, les rendements scolaires de vingt-deux pays différents ont pu être mesurés avec les mêmes instruments. Qu'est-ce que l'on constate ?

En fait, un phénomène digne de l'oeuf de Christophe Colomb. Si, comme au Japon, on scolarise jusqu'à 60 %, voire plus, de la population d'âge jusqu'à la fin de l'enseignement secondaire, ce qui est nettement supérieur à des pays comme le nôtre (les chiffres pour l'Allemagne ou la Hollande se situent vers 15 %) et si l'on sait, par ailleurs que, quelle que soit la population - au moins dans les pays industrialisés qui ont participé à la recherche - le pourcentage des bien-doués est le même partout, il est clair que les pays qui gardent un pourcentage élevé des groupes d'âge concernés dans le système scolaire, réussissent une excellente opération.

Supposons qu'il existe 3 % de bien-doués dans toutes les populations. Si l'on conduit 60 % d'une population donnée jusqu'à la fin du secondaire, on éduque 3 % de 60 %, ce qui fait 18 unités, tandis que 3 % de 15 ne font que 4,5 unités. On est passé trop longtemps à côté de ce phénomène essentiel. On s'est par exemple gaussé de ces écoles américaines où les élèves composent leur programme à la carte et où l'on trouve des cours de bowling à côté des cours d'algèbre. Mais on n'a pas vu qu'en réussissant à scolariser ainsi d'importantes masses de populations, on finissait tout de même par gagner, car on augmentait les chances d'éducation alors que nos systèmes tendaient à les limiter fortement.

J'aime à rappeler, sur un autre plan, qu'en 1961, j'eus l'occasion de faire strictement le même cours des deux côtés de l'Atlantique : à l'Université de Liège et à l'Université de Boston. Toutefois, pour le même travail, la proportion des frais de fonctionnement et de recherches qui m'étaient alloués était cette année-là, de 1 à 1600. Ces 1600 étaient beaucoup trop et j'avoue qu'on ne savait trop qu'en faire; le gaspillage était donc énorme. Mais gaspiller 90 % de 1600 francs laisse 160 francs productifs. Le gaspillage était certainement beaucoup moindre à Liège, mais là aussi existait une inévitable perte. N'eut-elle été que de 20 %, il nous restait donc 80 centimes de productifs, à

côté des 160 francs de l'autre côté de l'Océan. La distance réelle entre les deux Universités était, dans cette hypothèse, de 1 à 200. Ce n'est pas par hasard que des pays comme les Etats-Unis et le Japon connaissent aujourd'hui l'avance que l'on sait. Et l'on frémit en pensant à la responsabilité qu'assument actuellement nos politiques qui sapent la recherche universitaire ...

L'école se trouve donc devant un véritable défi : scolariser de plus en plus de jeunes tout en nivelant par le haut et non par le bas.

Toutefois, conduire la grande majorité des élèves (idéalement tous) à la réussite dans leur développement éducatif ne signifie nullement qu'on veut les transformer tous en forts en thème. Arrivé à ce point, nous devons nous arrêter un instant au principe de l'égalité des chances qui, chez d'aucuns, traduit une grande générosité, tandis que, chez d'autres, il sert à dissimuler des manipulations féroces. Car il ne suffit pas, par exemple, d'ouvrir l'Université à tous, sans distinction d'âge ou de formation antérieure pour que chacun ait les mêmes chances d'y réussir. Voyez l'Université ouverte en Angleterre; on sait qu'elle intéresse spécialement votre région. Qu'est-ce qui se passe ? L'Open University montre bien qu'il ne suffit pas d'ouvrir les portes pour qu'entre dans l'institution un même pourcentage de plombiers-zingueurs, d'épiciers et d'instituteurs. On constate, au contraire, que l'Université ouverte profite surtout aux enseignants et à d'autres qui possèdent déjà une riche culture scolaire, et ne réussit qu'exceptionnellement aux autres.

Pour que l'égalité des chances soit réelle, il faut la préparer dès le plus jeune âge; il faut pratiquer une pédagogie qui tienne compte, de la façon la plus fine possible, des difficultés que l'enfant rencontre à l'école en raison du contexte social dont il est issu. Sans pareille action éducative, le sort de beaucoup de nos enfants est joué dès l'âge de dix ans et la promesse d'une égalité des chances risque alors de devenir de la littérature pour discours électoraux.

De même que nous commençons à refuser la démocratie de la délégation pour revendiquer la participation permanente, de même est-il sans doute temps de remplacer la promesse d'"Egalité des chances" par une revendication bien plus dangereuse encore, en apparence : l'"Egalité de réussite". Quiconque entre dans le système éducatif doit avoir la garantie morale d'y réussir.

Mais qu'est-ce que cela veut dire ? L'interprétation démagogique de pareille exigence saute aux yeux : que l'on travaille ou qu'on ne travaille pas, qu'on étudie ou qu'on étudie pas, on se retrouvera avec un beau diplôme d'études supérieures ... Ainsi serait réalisé le nivellement intégral, le nivellement à ras du sol. Ce n'est évidemment pas de cela que je veux parler.

Par réalisme tout court et aussi par esprit démocratique, nous devons admettre que chacun a le droit de se développer selon ses options personnelles et aussi selon ses possibilités.

Nous devrions notamment ne jamais perdre de vue que, dans nos écoles, surtout fondamentales, l'élève a au moins autant le droit au bonheur qu'à la science, qu'il a au moins autant le droit de s'épanouir avec ses amis que de devenir quelqu'un qui sera prêt à livrer une concurrence atroce à ceux qui furent ses amis. Nous devons accepter les destins qui se dessinent, voire qui se choisissent, et non pas continuer à concevoir une école selon un modèle bourgeois venu du XIXe siècle, où l'on pose pour évident que tout élève est là pour devenir premier de classe et que s'il ne l'est pas, tant pis pour lui, la vie se chargera de lui faire payer cette faiblesse.

L'égalité de réussite n'est possible que si nous accédons à des formes de sophistications éducatives telles que l'on puisse poser pour chacun ce que j'appelle, faute de mot meilleur, "le diagnostic correct de l'intelligence et de la personnalité". Le mot diagnostic a une connotation médicale regrettable, d'autant plus qu'il ne s'agit pas ici de maladies, mais

de bonne santé. J'entends par "droit au diagnostic correct" le droit fondamental, absolu, que chaque être humain, donc chacun de nos enfants en particulier, a de voir un éducateur reconnaître en lui ce qui existe de positif, et il y a toujours du positif dans un enfant ! Ayant décelé, grâce à un dialogue permanent aussi éclairé que possible, ce que sont les aspects positifs en chacun de nos enfants, il importe alors de construire avec eux, sur ces bases, pour les aider à s'épanouir, à conquérir bonheur et équilibre. Oeuvrant ainsi, l'éducation va bien sûr continuer à produire des gens très différents, mais, cette fois-ci, les différences ne seront plus interprétées comme éloignement d'une unique norme de succès; elles ne résulteront plus d'échecs et de capitulations successives. Elles naîtront de la conquête d'un positif qui viendra s'ajouter à d'autres positifs. Le jour où nous saurons vraiment pratiquer une pédagogie du succès, notre système éducatif aura accompli sa révolution copernicienne.

Beaucoup plus que par le passé, nous devons discuter avec nos enfants et avec nos adolescents de leur vie future, - à condition de savoir nous-mêmes de quoi nous parlons. Il est de la plus haute nécessité qu'au lieu de nous laisser obnubiler par les notes scolaires, par les "progrès" en physique, en algèbre, en mécanique, en ..., nous n'ayons pas peur d'investir un temps important, - je ne dis pas tout le temps, mais un temps important -, dans une réflexion profonde avec celui qui s'éduque pour l'aider à découvrir ce qui l'attend dans la vie, selon les choix qu'il est en train d'esquisser, sinon d'opérer. N'est-il pas profondément inquiétant que beaucoup de nos étudiants décident d'embrasser des études et donc se destinent à une vie adulte dont ils ont l'idée la plus fausse qui soit. Bien souvent, ils ne savent pas de quoi il s'agit. Ils sont orientés accidentellement dans leur choix par une réputation locale, par une aura, par un stéréotype quelconque. Par hasard, ils sont voisins d'un forgeron, au lieu de tomber sur un horloger ou sur un forain, et puisque ce forgeron-là est gentil et apparemment heureux, ils décident de devenir forgeron, ... Je caricature, assurément; mais suis-je tellement loin de la vérité ?

Mais dialoguer en permanence avec la jeunesse ne signifie pas tout tolérer, tout admettre sous prétexte de la laisser s'exprimer. Le mot est à la mode; on exprime même quand on n'a rien à dire, et d'aucuns semblent poser expression et agression ou vandalisme comme synonymes. Nous devons aider les jeunes en gardant le sens de nos responsabilités et en restant pour eux des repères sûrs.

Il est absolument indispensable que nous osions défendre les valeurs les plus fondamentales sur lesquelles reposent notre vie. Il est grand temps que nous osions dire dans nos écoles que nous plaçons la non-violence au-dessus de la violence, la vie au-dessus de la mort. Le seul fait que pareil discours risque de paraître dépassé révèle l'ampleur de la crise que nous traversons. Comme éducateurs, nous devons aussi conserver ce que j'appelle "le courage du didactisme". Pourquoi ? Pour respecter une non-directivité du mauvais aloi, ne plus oser dire de temps en temps : "Je pratique ce métier ou je réfléchis à cette question depuis trente ans, - voici comment je fais, ou voici ma conclusion du moment. Sans doute restez-vous libre d'agir à votre guise, mais au moins je vous aurai dit ce que je crois, ce que je crois savoir et vous m'aurez entendu".

Et ceci vaut tant sur le plan intellectuel que sur le plan affectif. Les enquêtes, - il faut s'en réjouir -, deviennent des techniques de conquête du savoir dans nos écoles. Pourquoi ne pas encourager des enquêtes qui révéleraient aux jeunes quels types de satisfactions et de frustrations les attendent probablement dans la vie selon les choix qu'ils vont opérer. "Vous ne souhaitez pas poursuivre des études pour mieux jouir du beau temps, du soleil et de l'amour. C'est votre droit, mais sachez qu'en faisant ce choix, vous renoncez très probablement à d'autres choses, par exemple à jouir des richesses matérielles. Par contre, si vous vous préparez un destin d'homme riche, êtes-vous conscient de ce que vous perdez par ailleurs ?" Des recherches socio-techniques, telles qu'elles sont recommandées par J. RAVEN, devraient évidemment permettre un dialogue autrement élaboré que celui-ci ...

Jusqu'à présent, nous n'avons abordé aucune question de technique pédagogique. Or les questions ne manquent pas non plus en ce domaine. Par exemple, si la grande majorité de la population d'âge reste scolarisée jusqu'à la fin de l'enseignement secondaire, quels moyens pédagogiques permettent aussi de conduire cette immense population aux résultats, aux acquisitions quantitativement et qualitativement les plus satisfaisantes ? Les techniques de la pédagogie de la maîtrise semblent ouvrir des horizons nouveaux à cet égard (peut-être un de mes successeurs à cette tribune va-t-il s'y arrêter spécialement). Mais où en sommes-nous aujourd'hui ? Qu'est-ce qui est réellement possible ? Quelles sont les limites de cette pédagogie ?

Il faudrait aussi se rendre compte que notre système éducatif ne peut plus survivre très longtemps comme il fonctionne actuellement; il doit, le plus rapidement possible, basculer en un système centré sur les unités de valeur, sur les unités capitalisables. Nous devons préparer une époque où telle notion d'algèbre acquise dans une école d'un certain type, soit suffisamment calibrée et testée pour être valorisée immédiatement ou plus tard dans une école d'un autre type.

On peut ainsi espérer construire un système éducatif axé sur le succès et non sur l'échec, car il capitalisera tout ce qui est capitalisable chez un individu, lequel pourra donc valoriser toute conquête d'un savoir, d'une capacité, d'un meilleur vivre pour son avenir. Pareil système pose encore toute une série de problèmes techniques, mais on avance résolument vers leur solution.

Il faudrait encore discuter de l'éducation affective, dont l'importance est de plus en plus soulignée. Eduquer affectivement signifie-t-il laisser faire à peu près n'importe quoi, au son de la pop musique, - si c'est à la mode du moment, - pour assurer "l'épanouissement" ? Nous retrouvons ainsi une question déjà soulevée sous une autre forme. Si j'y reviens, c'est parce que les errements en ce domaine n'ont pas manqué ces dernières années.

Et que devient la formation des maîtres pour ce monde d'aujourd'hui et de demain ? Elle ne peut certes plus être ce qu'elle était dans le passé, ce qu'elle est peut-être encore aujourd'hui. Pour tous les niveaux scolaires, y compris pour l'Université, elle doit être repensée.

Puis il importerait de se demander encore ce qu'est diriger un système éducatif. Une recherche permanente doit s'instaurer pour contrôler si les objectifs que le pouvoir prétend poursuivre sont réellement poursuivis. Seules les démocraties avancées supportent d'ailleurs cette surveillance qui, pour être bien conduite, exige l'existence de services de recherche en éducation. Les moyens techniques nécessaires à ce que d'aucuns appellent ce "monitoring" existent et certains pays s'avancent résolument dans cette direction. Pourquoi la Belgique ne suivrait-elle pas ? Quelques réalisations parcellaires permettent de bien augurer de l'avenir.

Se pose, par la même occasion, le problème de la construction des programmes scolaires qui ne peuvent continuer à rester le fruit de la réflexion de petites commissions certes composées, en général, de membres de grande expérience et de grand savoir, mais se référant trop exclusivement à leur expérience personnelle, sans utiliser une méthodologie scientifique définie. Or il existe ici aussi des méthodes et des techniques de mieux en mieux éprouvées. En outre, des procédures doivent être recherchées qui permettront d'associer toutes les parties prenantes à la préparation des programmes principalement au choix des principaux objectifs. Le rôle des enseignants est certainement appelé à s'agrandir dans ce processus. Et les parents voudront aussi, et à bon droit, être entendus. Mais quelles sont les limites de leur intervention ?



Beaucoup d'enseignants craignent, et peut-être pas tout à fait sans raison, que les parents ne finissent par vouloir dicter la pédagogie et prendre les décisions dans la classe. Quelles procédures permettront de résoudre d'éventuels conflits de ce genre ? Il vaudrait peut-être mieux ne pas attendre qu'ils existent vraiment avant d'y réfléchir.

Mesdames, Messieurs, au cours de la demi-heure qui vient de s'écouler, j'ai conscience d'avoir évoqué de façon bien cavalière, sinon désordonnée, quantité de causes et de conséquences, de problèmes et d'ébauches de solutions qui mériteraient chacun de longs développements.

Ma seule ambition a été de montrer qu'en effet, le monde nouveau dans lequel nous entrons appelle école et pédagogie nouvelles. De grands cadres sont ainsi esquissés.

Peut-être ai-je ainsi ouvert la voie aux deux collègues qui vont me succéder; ils vont certainement nous ramener à plus concret et à plus saisissable.

Je vous remercie.